

« En telle ou telle place, il y a un *stûpa* et un *saṅghārāma* », c'est-à-dire un tumulus sacré et un monastère. De ces édifices constamment associés, le premier est, à n'en pas douter, le plus important aux yeux des Bouddhistes. Quand le roi Puṣyamitra, l'un des successeurs d'Açoka, eut résolu d'abolir la loi du Buddha, il convoqua la communauté et lui demanda : « Que préférez-vous (que je détruise), les *stûpa* ou les monastères ? » — « Les monastères », choisissent sans hésitation les moines⁽¹⁾; nous commencerons donc par le *stûpa*.

§ I. NATURE ET DESTINATION DU STÛPA.

Aussi bien cet édifice est-il celui dont l'étude est relativement la plus facile en raison de l'abondance des documents. Nous possédons, en effet, plusieurs reproductions de *stûpa* sur nos bas-reliefs. Nombre d'entre eux — de proportions, il est vrai fort réduites — se pressaient aux abords de presque tous les couvents : si l'on n'a le plus souvent retrouvé d'eux que leurs bases carrées, prises d'abord pour des « autels », il est arrivé cependant que deux ou trois au moins peuvent déjà être reconstitués avec une sûreté assez grande par l'assemblage de divers fragments. Enfin et surtout, quantité d'exemples monumentaux sont en partie debout à l'heure actuelle. L'embarras serait plutôt de classer tant de spécimens de toutes les tailles et de tous les styles. Rien que de Mânikyâla à Kâboul, et dès la première moitié du XIX^e siècle, plus d'une centaine avaient déjà été explorés.

EST-CE UN MONUMENT FUNÈBRE ? — Cette exploration consistait essentiellement à les éventrer sans merci pour en extraire le dépôt que leur masse était justement chargée de préserver. Ces procédés quelque peu barbares nous ont du moins appris qu'ils recouvraient pour la plupart des cendres humaines. Masson n'avait pas de doute

⁽¹⁾ *Divyâvadâna*, p. 434; cf. BURNOUF, *Intr.*, p. 431.